

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

Vol VIII.

MONTREAL, 20 AOUT 1898.

No. 187

SOMMAIRE:

Charles Berger, *Vieux-Rouge* — Politique provinciale, *Libéral* — Les Exemptions, *Charitas* — Pauvreté et richesse comparée — Entre-nous, *J. F. D.* — Le mandarin, *Auguste Vitu*, etc.

A NOS LECTEURS.

Nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs, qui ne conservent pas la file du REVEIL, de bien vouloir nous renvoyer le No 185.

LA DIRECTION.

CHARLES BERGER

Tout le monde à Montréal connaît ce beau et vert vieillard.

Il a plus de soixante-quinze ans, mais qui le dirait en le voyant cheminer chaque jour, droit comme un chêne, causant avec une lucidité qui ne se dément jamais et donnant des conseils d'hygiène et de bon comportement aux jeunes d'aujourd'hui.

Il est le type du Canadien d'autrefois.

Il en a conservé toutes les traditions, excepté celles qui, dans son opinion, pourraient le diminuer au double point de vue des croyances religieuses et politiques.

Là-dessus, pour lui, pas de compromissions. Comme a dit Shakespeare : Etre ou ne pas être.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

Nous y reviendrons d'ailleurs plus loin. Qu'il suffise de déclarer maintenant qu'il n'a jamais transigé sur ce terrain.

* *

M. Berger est né à Boucherville. Orphelin dès 1832, pauvre, délaissé, il a dû en partir et se diriger vers cette patrie de la main gauche, souvent calomniée, vilipendée même, mais toujours hospitalière, qu'on appelle les Etats-Unis.

Or, de nos jours, alors qu'il est demi-millionnaire, que fait M. Berger ?

Il revient au lieu de sa naissance, y coule ses jours de repos. Peut-être y a-t-il une pointe de revanche dans ce fait d'être revenu, quand il est l'homme riche d'aujourd'hui, au village dont il dût s'éloigner, jadis, parce que, peut-être, le *struggle for life* s'y présentait sous de peu brillants auspices.

M. Berger, comme bien d'autres dans ce temps-là, estima qu'un Canadien-Français n'avait pas de chance ici.

Il ne cessait pas pour cela d'être patriote, un chaleureux ami de son pays, mais déjà germait dans son cerveau des ambitions légitimes mais trop vastes pour le milieu où il vivait.

Il partit donc pour les Etats-Unis. Si nous racontions tout ce qui marqua ses débuts là-bas, et ce qui suivit, on nous taxerait d'exagération et de flatterie. Et, cependant, il peut nous le dire lui-même : jamais vie à l'étranger ne fut plus accidentée, plus féconde en aventures. Que ceux qui nous lisent se fassent raconter par lui la première partie de sa carrière, et tous en arriveront à la conclusion que M. Berger eût un mérite d'autant plus grand en terre étrangère, que les difficultés le furent davantage.

Il a été avant tout charpentier-menuisier, un métier que feu l'évêque Antoine Racine qualifiait un jour de "métier national de notre race."

Et il avait raison, surtout à cette lointaine époque où Bessemer avec son métal économique n'était pas encore venu révolutionner l'industrie.

Aux Etats-Unis ce fut surtout comme charpentier que s'occupa M. Chs. Berger, chez les plus grands entrepreneurs et avec des succès qui faisaient, dès lors, présager le brillant et riche avenir qui l'attendait quand il nous reviendrait.

Ce qui arriva en 1852.

De retour à Montréal, M. Berger ne tarda pas à entrer dans le mouvement. A cette époque un souffle puissant poussait la métropole vers le développement. La construction battait son plein et notre homme eut sa large part. Ce furent d'abord des contrats modestes, mais bientôt il fut au premier rang des entrepreneurs.

Il se chargea de la construction des aqueducs de Ste-Cunégonde, St-Henri et St-Gabriel, contrats des plus importants et qui marquent dans notre histoire municipale. Il conduisit ces entreprises d'une façon admirable et revendit ses droits sur les deux premiers pour une somme importante.

L'Examining Warehouse, un des édifices typiques de notre ville, fut également construit par M. Berger.

C'est à lui que le gouvernement Mercier confia la difficile et si considérable restauration de notre palais de justice. Au cours de ces travaux qui furent longs, traversés par des événements d'une importance presque nationale, M. Berger sut trouver une attitude juste, toujours loyale, restant

naltérablement dans les saines traditions de probité et de fermeté qui semblent avoir été le programme de sa vie.

Il eut affaire à deux gouvernements de compositions radicalement différentes. Et, pourtant, aucun des ministres du premier ou du second de ces gouvernements n'a pu, en public ou privé, trouver quoique ce soit à lui reprocher.

D'un autre côté, M. Berger a conservé un bon souvenir de tous. Nous l'avons souvent entendu causer de cette époque et nous rappellerons tout particulièrement ce fait : parlant de l'honorable M. Nantel que des politiciens voulurent représenter jouant un rôle louche en rapport avec ces travaux du palais de justice, le distingué vétéran déclarait que c'était de ce ministre qu'il conservait le meilleur souvenir, tant pour l'intelligence et le sens politique déployés que pour la parfaite probité qui avait marqué la plus petite comme la plus grande des transactions passées entre eux deux.

Tant d'affaires et de préoccupations n'empêchèrent pas un jour M. Berger d'acquiescer à la requête des électeurs du quartier St-Louis, d'aller les représenter au conseil municipal. Il fit deux termes, succédant d'abord à M. Alfred Brunet, puis élu par acclamation.

Son passage à l'hôtel-de-ville fut fécond, à la fois pour le quartier et pour Montréal. Il mit au service de ses collègues sa vaste expérience d'entrepreneur et d'homme d'affaires.

Il serait allé au parlement s'il l'eut voulu, mais il s'y refusa toujours. Cela ne l'empêcha pas cependant de se tenir constamment au service de son parti. Ses amis politiques le trouvèrent toujours prêt à les laisser disposer de son activité et de

sa bourse. Il fut longtemps l'organisateur reconnu d'une large partie de ce district, spécialement dans la ville.

On se raconte encore ses prouesses pour le triomphe de son parti, et dans le malheur comme dans la prospérité les libéraux le trouvèrent également dévoué.

M. Berger est de la véritable école libérale, de celle qui ne transige pas et justifie son titre. Il fut de l'Institut Canadien et lors de l'affaire Guibord il resta lui-même, ne cédant pas d'un pouce parce qu'il était convaincu que les droits du citoyen étaient lésés. Cette attitude lui gagna encore plus l'estime de ses concitoyens, loin de lui nuire.

Il a eu la confiance de nos hommes les plus marquants dans les deux partis, et sa discrétion est devenue depuis longtemps proverbiale. Son esprit d'observation, son opiniâtreté à se bien rendre compte de tout, et sa vraie intelligence naturelle ont suppléé au peu d'instruction qu'on lui fit donner dans son enfance.

Deux fois il est allé à Paris ; il a parcouru l'Europe en touriste qui sait regarder et apprécier, et il en a rapporté des souvenirs précieux.

Il est grand ami des journalistes, et bien des éditeurs de journaux de principes qui lui plaisent ont trouvé dans lui un protecteur désintéressé et généreux.

A Boucherville, il exerce l'hospitalité dans un manoir dont beaucoup de nous connaissent le chemin. C'est là qu'il aime à revivre dans le passé.

Chaque jour il se rend à son bureau de Montréal, d'où il gère des immeubles sans nombre et règle une foule de transactions.

Cela l'empêche de souffrir de ce que les grands industriels retirés appellent " la nostalgie des affaires. "

Tels sont les grands traits d'une carrière qui fait honneur, non-seulement à celui qui l'a poursuivie, mais encore à tous ses compatriotes.

VIEUX ROUGE.

POLITIQUE PROVINCIALE

Le gouvernement Marchand que l'on pouvait croire mort depuis la défaite du bill sur l'instruction publique par le Conseil législatif, fait de nouveau parler de lui depuis quelque temps, et c'est bien le cas de dire plus ça change, plus c'est la même chose.

En effet, l'hon. M. Marchand, qui tient avant tout à sa réputation de grand économiste, sortait de sa léthargie l'autre jour pour proclamer que son gouvernement a rétabli l'équilibre dans les finances de la province — tout comme M. Tailon autrefois.

Et tout comme l'opposition libérale d'autrefois, l'opposition conservatrice du jour s'est donné pour tâche de démontrer qu'il n'y a pas plus d'équilibre que sur la main d'un épileptique. Depuis la confédération les partis se succèdent au pouvoir, mais les formules de la discussion ne changent pas.

Le parti au pouvoir prétend toujours que telles et telles dépenses ne doivent pas être chargées au compte du revenu, afin d'arriver avec un surplus, et l'opposition, rouge ou bleue, prétend le contraire.

Le fait est que c'est l'opposition qui a toujours raison, à preuve : la dette qui augmente sans cesse. Dans le cas de la province de Québec, M. Hall avait réussi, par un système de finance familier à tous les politiciens qui arrivent au pouvoir, à réduire le déficit à \$57,000. Cela paraissait bien pour la première année ; mais ensuite il n'était possible de mettre au compte de l'administration précédente des dépenses appartenant à l'exercice courant, de sorte que le déficit remonta jusqu'à \$800,000, sous M. Flynn. On donne des raisons pour cela ; nous ne les discuterons pas.

Ce qui nous frappe c'est que M. Marchand, après avoir employé les mêmes procédés que M. Hall, arrive avec un déficit de \$200,000 au lieu de \$57,000, et cela dans une année dont les revenus ont été exceptionnellement élevés. Quel sera le déficit des années prochaines ?

Nous ne disons pas ces choses-là pour ternir la gloire de M. Marchand, dont nous admirons le talent de grand financier, et l'énergie léonine, mais bien pour faire comprendre à nos lecteurs qu'il est temps de changer de chanson.

Il serait puérile de vouloir davantage essayer d'administrer les affaires de la province de Québec avec ses ressources actuelles. Depuis 1874, la province a vécu d'emprunts et maintenant, pour faire face aux intérêts il faut manger le capital avec le revenu. Le capital, c'est le domaine des terres de la couronne. Il n'y aura pas toujours des limites à vendre, et celles qui sont sous license, s'épuisent rapidement.

Quand le département des terres de la couronne accuse une augmentation de recettes, comme cette année, cela veut simplement dire que l'œuvre de destruction est poussée avec une vigueur plus grande.

Déjà pour éloigner le jour de la disparition des forêts on est obligé d'enrayer les progrès de la colonisation dans certaines directions.

Personne n'ignore dans les sphères de l'administration que cette politique est stupide et désastreuse pour l'avenir de notre race. Cependant personne n'ose élever la voix pour signaler franchement le danger et les moyens d'y parer.

Pourquoi ?

C'est que le remède véritable, le seul efficace, on le sait bien, ce n'est pas les économies de bouts de chandelle que l'on nous promet sans cesse. Non, le remède c'est la création de nouvelles sources de revenu ; c'est la taxe.

Or, la taxe on l'a rendue odieuse au peuple.

Depuis vingt ans nos politiciens de collège, et les libéraux ont leur grande part de responsabilité dans cette agitation, se sont évertués à faire entrer dans l'esprit des électeurs l'idée que le gouvernement provincial pouvait donner sans cesse sans jamais rien demander — que le moins

dre impôt constituait une tyrannie injustifiable et ruineuse.

Aujourd'hui on récolte ce qu'on a semé. La province de Québec voit ses voisins prendre les devants sur elle dans la voie de l'instruction publique, des améliorations et des progrès de toute sorte, et elle reste frappée d'impuissance faute d'argent. Les ministres ne peuvent se rendre aux plus légitimes demandes parce qu'il n'y a pas d'argent. "Pas d'argent," c'est la réponse que l'on donne toujours et partout. Que l'on prenne garde ; cette réponse ne se trouve ordinairement que dans la bouche de ceux qui sont sur le bord de la banqueroute.

Il est grand temps de réagir ; de faire comprendre au peuple que si d'autres pays jouissent de services publics plus efficaces, comme par exemple, aux États-Unis, c'est qu'on y craint pas les impôts prélevés pour des fins utiles.

Croit on que ce bill sur l'instruction publique auquel nous faisons allusion en commençant, serait tombé aussi complètement dans l'oubli si, à côté des réformes administratives auxquelles il pourvoyait, il avait aussi créé un fonds additionnel de \$200,000 pour venir en aide aux écoles élémentaires ?

L'argent c'est ce qui manque surtout. L'hon. M. Marchand avait fait espérer qu'il donnerait cette augmentation de subvention, c'est pourquoi le peuple l'a acclamé. Aujourd'hui il répond qu'il n'y a pas d'argent. Cette difficulté était à prévoir ; mais il nous semble qu'il appartenait au Premier Ministre de trouver le moyen de faire disparaître l'obstacle.

A propos de cette question de l'instruction publique nous n'avons guère jusqu'ici à féliciter le gouvernement sur la manière dont il a rempli son programme.

La création d'un bureau central d'examineurs pour les aspirants au brevet était une réforme décidée avant son arrivée au pouvoir.

Il en est une autre qui était décidée et que

l'on a pas osé mettre à exécution, et pourtant c'était l'une des plus urgentes comme des plus importantes. Nous voulons parler de la fixation d'un salaire minimum pour les pauvres instituteurs et institutrices qui sont les esclaves des commissaires d'écoles ignorants.

Le gouvernement a cédé sur ce point devant les représentations de l'intelligente députation rurale. On nous assure même qu'un ministre du district de Québec aurait dit à ce propos :— "C'est vrai, nous sommes arriérés, mais que voulez-vous ? nos habitants ne veulent pas se taxer pour les écoles, c'est pas populaire."

Toujours la peur de l'impôt, de l'impopularité !

Imaginez-vous, maintenant, le portefeuille de l'instruction publique entre les mains d'un ministre de ce calibre-là.

Que nous sommes loin des Lafontaine !

LIBERAL.

LES EXEMPTIONS

Parmi les nombreuses questions que la révision de la charte de la ville remet sur le tapis, celle des propriétés exemptes d'impôt est une des plus importantes, car l'augmentation de la propriété de mainmorte, comparée au développement général de la ville, a atteint un taux réellement alarmant.

Nous voilà avec \$37,000,000 d'immeubles non-imposables, soit près d'un cinquième de la valeur totale de la propriété foncière de la ville, et la proportion va toujours en augmentant.

Sous prétexte de tenir une école, une institution littéraire ou de bienfaisance quelconque, on se hâte de réclamer l'exemption pour des édifices qui sont en réalité employés à des fins purement commerciales. Il suffit de parcourir la liste des propriétés exemptes de taxes pour constater cet abus.

Mais les abus sont inhérents au système d'exemption et la grande opposition à la suppression de ce système viendra toujours du clergé et surtout des communautés religieuses.

Pourquoi ?

Les communautés répondent qu'elles se consacrent à des œuvres d'utilité publique et qu'en augmentant leurs charges on réduirait leurs moyens de faire le bien.

Nous entendons démontrer que cette raison n'en est pas une, et que les communautés ou autres institutions qui abusent de leurs privilèges sont les seules intéressées au maintien du système actuel.

On ne prétendra pas, croyons-nous, que toutes les communautés rendent des services d'une égale valeur, en égards aux bénéfices qu'elles retirent de l'exemption de taxe. Il y a des institutions très riches qui reçoivent, sous forme d'exemption, une subvention municipale qui se chiffre par milliers de dollars, et qui cependant ne rendent pas un dixième des services donnés par d'autres moins fortunées mais plus zélées. Or, il est évident que pour ces institutions pauvres, l'exemption de taxes est une subvention beaucoup moins considérable.

Plus pauvres sont les communautés plus grand doit être leur intérêt à ce que chacun contribue au trésor public selon sa richesse et que chacun soit payé selon les services qu'il rend.

Tous les arguments en faveur des exemptions sont faibles parce qu'ils ne sont pas fondés en fait. Ils pourraient s'appliquer tout aussi bien au premier venu qu'à une institution charitable. Celui qui est employé sur des travaux publics, par exemple, aurait la meilleure des raisons pour que sa propriété ne soit pas taxée.

Ce serait une manière de le rétribuer. Mais cette manière donnerait naissance à tant d'abus que personne n'y songe.

Si tous les citoyens pouvaient s'entendre pour contribuer chacun leur part de travail à l'administration de la chose publique il n'y aurait pas besoin d'impôt. Mais cet état de chose primitif est depuis longtemps devenu impraticable pour le commun des mortels.

Les injustices qui en découleraient ne sont pas moins grands quand il s'agit de communautés ou d'associations quelconques.

Les exemptions, comme tous les autres privilèges, opèrent en faveur du riche au détriment

du pauvre. Les paroissiens qui ont un temple superbe sur une des plus belles rues, profitent de l'asphalte et de toutes les améliorations ; la ville dépense des milliers de dollars pour protéger les tours gigantesques contre les incendies et tout cela sort de la poche des contribuables qui font remise à cette riche paroisse de quelques milliers de dollars de taxes.

Cependant l'humble église de faubourg, qui reçoit tout autant de monde, bénéficie moitié moins de cette exemption de taxe et ne partage pas dans les améliorations publiques.

La question étant ainsi posée on se demande pourquoi le clergé catholique se montre plus zélé pour le maintien des exemptions que le clergé protestant.

Il est notoire qu'en proportion de la population les protestants ont beaucoup plus de propriétés que les catholiques. La population de Montréal est de 165,000, dont 55,000 protestants.

La valeur des biens exemptés appartenant aux catholiques est de \$11,645,750 ; celle des biens non-imposables appartenant aux protestants de \$6,700,000. L'impôt de un pour cent sur ces biens rapporterait au trésor public la somme de \$183,000, dont \$116,000 payés par les institutions catholiques.

Maintenant si on admet que les catholiques retirent de l'administration municipale, la proportion à laquelle leur donne droit leur nombre, — ce qui est certain — ils retireraient sous forme de gages ou d'améliorations, la somme de \$137,000 ; tandis que les protestants, qui auraient contribué \$67,000, ne retireraient que \$45,000.

Nous le répétons, ceux-là seuls qui profitent des abus rendus possibles par le système actuel peuvent être intéressés à sa conservation.

CHARITAS.

IL EST PRÉCIEUX.

Le BAUME RHUMAL coute peu, il est bon et facile à prendre pour les enfants comme pour les grandes personnes et il guérit rapidement le rhume, la grippe, la bronchite, la coqueluche.

Pauvreté et richesse comparée

“ Ce n'est pas un sou, ni cinq sous, ni dix sous, qu'il faudra donner, ni même UN DOLLAR, c'est CINQ DOLLARS qu'il nous faut. ” Ce sont là les paroles consolatrices lancées par un ministre du Saint Evangile, écrit-on de Minneapolis, un prêtre chargé de la direction d'âmes créées à l'image de Dieu, un homme qui est supposé et doit être animé de la véritable charité chrétienne.

Cinq DOLLARS passe pour les riches, c'est une somme de bien peu d'importance, mais prenez un pauvre diable qui n'a pas travaillé de l'été et qui a une famille de cinq, dix enfants sur les bras — cela s'est déjà vu — où va-t-il trouver ce cinq DOLLARS ? Et s'il n'en a pas de cinq DOLLARS que fera-t-il ? donnera-t-il un DOLLAR, et s'il n'a pas même cela qu'elle humiliation pour lui quand M. le Curé fera sa tournée, quels sacrifices et quelles tribulations pour la famille.

J'admire le dévouement, l'abnégation de certains pasteurs, je loue leur charité toute chrétienne et leurs efforts héroïques pour faire l'œuvre de Dieu, mais vraiment lorsque j'ai écouté ce digne curé faire sa demande d'argent pour les besoins de la paroisse, dimanche dernier, mon cœur a saigné, j'ai crié du fond de mon âme tout comme les Canadiens de Danielsonville pour l'arrivée d'un bon prêtre Canadien, avec une âme remplie de la véritable charité chrétienne.

Oui, nous avons de belles églises au Canada, nous avons de riches temples qui font honneur à la foi de nos compatriotes, mais si jamais on s'était permis de demander de l'argent d'un manière si peu en rapport avec les préceptes de l'Evangile, on verrait nos braves cultivateurs et nos bons patriotes s'éloigner de l'église comme on les voit s'en éloigner ici.

O ! vous, prêtres français qui n'êtes pas au courant de nos mœurs, de nos désirs et de nos aspirations, pour l'amour du Dieu qui régit nos destinées, tâchez donc d'inoculer dans vos veines cette charité chrétienne que nous aimons tant et

qui fut la plus belle couronne de gloire de vos devanciers sur cette terre de liberté.

Nos compatriotes sont reconnus pour leur attachement à la foi catholique et c'est en limitant le salut éternel dans la possession de quelques misérables écus qu'on arrivera à leur arracher du cœur cet héritage précieux que nos pères nous ont légué.

Moi, je dis qu'on ne peut demander à un pauvre diable de sacrifier le pain de sa famille pour l'avancement du culte ; je dis qu'un homme doit donner suivant ses moyens, et, dans des circonstances telles que j'en ai vues, il serait justifié en ne donnant qu'un sou, et ce simple sou serait plus précieux devant Dieu, que les millions de J. J. Hill et de Tom Lowry.

V. •••

ENTRE-NOUS.

M. J. F. Dumontier, l'un des rédacteurs de la *Vérité* a eu le courage de lire plusieurs numéros du *Monde Illustré*, et il nous raconte ses impressions. Nos abonnés n'étant pas absolument les mêmes que ceux de la *Vérité*, nous reproduisons l'article en entier, pour le bénéfice de nos lecteurs.

Au commencement de mai dernier, le Français Firmin Picard, écrivait dans le *Monde Illustré*, de Montréal :

Il y a quinze ans que notre journal essaie d'inculquer, avec les beautés de la littérature, les principes d'une religion douce, éclairée, sans affecterie ni tartuferie, établissant sa ligne de conduite simplement sur les enseignements de l'Eglise, par conséquent sur le respect dû à ses nombreux lecteurs.

Après avoir lu cette déclaration, j'ai parcouru quelques numéros du *Monde Illustré*, afin de constater comment y sont inculqués, “ avec les beautés de la littérature, les principes d'une religion douce.”

Je vais vous communiquer lesidécouvertes que j'ai faites.

Avez-vous jamais vu de grands bœufs rous boire l'onde éternelle dans leur courroux jaloux et lever aux cieux les formes de leurs grandes figures avec des augures plein leur grands yeux joyeux ? Les avez-vous jamais entendus jeter dans l'infinitude leur beugle d'or ?

Probablement que non.

Henry Desjardins, un des plus brillants élèves de l'*Ecole Littéraire*, a vu et entendu cela, lui, et il nous raconte la chose dans des strophes qu'il dédie à Firmin Picard.

A propos d'une source il écrit :

Et je vis s'en aller vers elle
De grands bœufs rous,
Meuglant, boire l'onde éternelle
Dans leur courroux
Jaloux ;

Et j'ai vu leurs grandes figures
Lever aux cieux
Leurs formes avec des augures
Plein leurs grands yeux
Joyeux ;

J'entendis dans l'infinitude
Les beugles d'or
Faire trembler la solitude
Où tout s'endort,
Ou dort,

Le jeune homme a vu plus que cela. Il a été témoin — en rêve — des gelanteries du vieil Eole.

Et je rêvai, près d'un grand chêne,
L'autan galant
Prendre la colline prochaine
Par son long flanc
Ronflant.

[*Le Monde Illustré* Vol. XIV, p. 580]

Après l'évocation des grandes figures bovines, le poète se tourna vers l'Olympe. Il fit à Euterpe un pressant appel, — conviant en même temps sa propre sœur au spectacle de la danse du satyre, de la nymphe qui s'étire, des ravisse-

ments d'Eros dans l'Olympe aux *saints* portiques et demandant aux zéphyrus de porter à l'écho l'enivrement de ce *divin* délire.

Mais lisez plutôt :

EUTERPE

A ma sœur Bibiane.

Zéphirs ailés de l'air à l'écho qui s'endort
Portez l'enivrement de ce divin délire !
Euterpe au pan d'azur a décroché sa lyre
Et sous ses doigts sacrés chantent les cordes d'or.

Dans les ombres des bois où danse la satyre,
Faites trembler Diane au cruit vibrant du cor !
Pour la source limpide où la nymphe s'étire
Faites plaindre des luths que l'onde ignore encer.

Et Toi, voutes des Dieux, Olympe aux saints por-
Où se ravit Eros, amoureux des chansons. [tiques
Ecoute les éclairs des grands hymnes antiques !

Et si calmant ton âme, Euterpe, aux flots des sons
De ta harpe céleste, un dieu craint ton mystère,
Enivre de ton art les rêveurs de la terre !

HENRY DESJARDINS,
de l'Ecole Littéraire.

[*Le Monde Illustré*, Nol. XV, p. 150]

Un autre versificateur fringant est le Dr. Final. Il lance à une demoiselle Berthe Beauvais ce jet de flamme amoureuse :

CRESCENDO

A Mlle Berthe Beauvais

Bien séduisants sont tes attraits
Enchanteresse comme une sirène.
Ravi, je succombe à tes traits,
Ton cœur depuis longtemps m'enchaîne :
Oh ! l'hymen de félicité !!!
Es-tu cette divinité ?

DR GUST FINAL

(*Le Monde Illustré*, Vol. XIV, p. 481.)

Pour l'allégorie, la palme doit être décernée à Mademoiselle Fauvette.

Lorsque le *Monde Illustré* entra dans son quinzième printemps, au mois de mai dernier,

Fauvette prit son essor vers " un bel orme au feuillage touffu, à la tête arrondie," et, ainsi perchée, elle vit venir " une petite sylphide qui lui cria d'une voix flûtée " :

Déploie tes ailes, Fauvette, vite ! viens ici ! Ne sais-tu pas que notre reine fête ce soir son quinzième printemps ? Voici des fleurs. Fais-en un rosaire avec cette gerbe. Hâte-toi !

À peine la petite sylphide eut-elle jeté ce cri, qu'elle s'éclipsa, laissant cependant, " près d'un bassin de marbre blanc," une couronne de fleurs dans laquelle Mademoiselle Fauvette a su tailler cet inimitable acrostiche :

Cette couronne se composait des fleurs les plus rares, les plus précieuses et les plus suaves, à commencer par celle qui fut toujours la fleur de choix, la fleur chérie de notre Mère Patrie : le

Lis, dont la coupe renferme des flots de parfums,
Eglantine, entourée de fins brins de
Myosotis. Près de la fleur d'azur au cœur d'or,
Orchidées, des [des
Nymphéas, des
Daphnés, et une fleur du ciel, une brillante
Étoile était venue tenir compagnie à sa sœur
[de la terre : l'

Immortelle symbolique autour de laquelle
[s'enroulait du
Lierre dont d'autres rameaux souples et
[flexible enlaçaient le
Laurier, à la triomphante auréole, l'
Ulmaire, la
Scabiense, ce joyau des plaines orientales, la
Tubéreuse, et la reine des fleurs, la
Rose aux pétales odoriférants sur lesquels
[brillaient des
Emeraudes, emblèmes de douces espérances...
(Le *Monde Illustré*, Vol. XV, p. 133)

C'est après avoir passé à travers toutes ces fleurs que Fauvette jeta dans les airs son petit refrain :

Monde Illustré, mon doux trésor,
Reviens encor, reviens encor.

Et Firmin Picard, sous l'œil paternel duquel

s'était développée toute cette allégorie, avait bien raison de dire :

La littérature canadienne n'est-elle par fière de compter parmi ses fervents des Fauvette, des Violettes, etc ?

* * *

Un poète anonyme a groupé tous les rayons de cette gloire littéraire et, dans une ode intitulée : *Un paradis terrestre*, il a chanté les grâces florales des collaboratrices du *Monde Illustré* et proclamé le prestidigieux talent de Firmin Picard.

Aimée Patrie, Dora, Feuille d'Érable, L'Erre des Bois, Paul Herda de Croix, Madeleine, Fauvette, Violettes, Gilberte et Lycette y sont l'objet de transports lyriques que je ne puis répéter ici, faute d'espace. Qu'il me suffise de citer les vers relatifs à celui qui " harmonise l'accord de ce divin orchestre ", et dont le cœur " nous conduit aux rivages de la félicité."

Voici la fin de cette poésie " humblement dédiée aux collaboratrices du *Monde Illustré* et à M. Firmin Picard."

Au sein de ce jardin, ce paradis terrestre,
Harmonisant l'accord de ce divin orchestre,
Une main bienveillante agence les couleurs
Et cueille les parfums de ces candides fleurs.
Puis, du *Monde Illustré* son cœur ornant les pages
Au souffle des Zéphirs nous conduit aux rivages
De la félicité. Fervent littéraire,
Il est pour la jeunesse un père, un protecteur.
Gentille fleurs, dressez vos séduisantes tiges ;
Ensemble salvons l'auteur de ces prodiges
Dont l'esprit toujours grand, par vos voix inspiré,
Fait briller vos splendeurs dans le *Monde Illustré*.

(Le *Monde Illustré*, Vol. XV, p. 51).

O Firmin, auteur de ces prodiges et premier ornement de ce paradis terrestre, guide littéraire des éphèbes et chaperon des demoiselles de lettres, avec quelle grâce charmante on peut effeuiller à tes pieds les roses du sentiment et brûler devant toi des cassolettes de colophane ! Et avec quelle touchante simplicité tu reçois les compliments et accepte les hommages d'un barde rustique !

Après la poésie, la prose.

Je n'en citerai qu'un extrait.

Il faut savoir se borner.

Rodolphe le Fort, un des rédacteurs du *Monde Illustré*, suppose que quelqu'un lui demande une chronique et se met à gambader de la façon suivante :

Écrivez, racontez la guerre des Américains et des Espagnols, ou des femmes de la rue X, ou des chiens et des chats : pourvu que vous fassiez lire....

— Hélas ! dites plutôt : dormir. Tenez, rien que de songer à ce que vous venez de me suggérer, je dors debout.

Et voilà comment le misérable chroniqueur s'est mis la plume à la main, l'imagination à la torture — et vous, ô aimables lectrices et lecteurs, au supplice.

Après un exorde aussi touchant, l'orateur s'épongeant, les auditeurs gagnèrent soit : je vais boire....soyez tranquilles ! J'ai horreur des liqueurs maudites, des ivrognes, et bois l'eau.... sans jeu de mots. Si vous me croyiez capable de ce méfait, je prendrais une mesure en putréfaction....voyons : qu'est-ce que cette mesure-là ? — Ah ! oui, une mesure *radicale* ! Or, comme radical veut dire avancé, et que ce qui est avancé est en putréfaction.... Savez-vous bien que je tombe en pâmoison devant la rapidité de conception que possède cette folle du logis : l'imagination ? Avoir compris tout cela, quand moi, je me creusais la tête pour savoir ce que c'était....

Cette mesure radicale, ce serait.... oh ! il fait si chaud, et ce serait si bon !.... d'aller me coucher sur la montagne.... Aux grands mots les grands remèdes.

Je vous vois frétiller de plaisir, vous disant :

Est-ce qu'il va nous laisser la paix ?.. Quelle chance s'il allait dormir !

Ce serait *ben* de valeur !....

Encore une valeur que je n'ai pas pu mettre dans mon porte-monnaie jusqu'ici : je ferai pourtant mon sapré petit possible pour en avoir un jour ou l'autre.... Je vous le dirai, dès que je l'aurai trouvée.

Vous avez certes compris tout de suite qu'il s'agit de Cuba. — (Le *Monde Illustré*, Vol. XV, p. 98.)

Quelle verve et quelle souplesse d'esprit !

*
* *

Vous venez de voir les articles de ferblanterie que l'on peut étaler à l'établissement que dirige Firmin Picard et de quelle manière y sont de temps à autre "inculquées les beautés de la littérature ;" je vous montrerai, la semaine prochaine, comment ces gens-là s'y prennent pour "inculquer les principes d'une religion douce."

En attendant, et tandis que vous avez sous les yeux la camelote littéraire du *Monde Illustré*, relisez l'avertissement de Firmin aux collaborateurs de ce journal :

"On nous dit que parfois certains écrivains envoient aux journaux des pages, assemblage incohérent de mots, où l'idée manque... Bien sûr, si cela se produisait ici, ces choses⁹ iraient au panier, avec tous les honneurs dûs en pareil cas."

Les articles qui précèdent ayant été jugés n'être pas "un assemblage de mots où l'idée manque," il doit y avoir de désopilantes compositions au panier du *Monde Illustré*.

Et, dans ces conditions, c'est en pleine lumière que nous apparaît l'esthétique de monsieur Picard.

J. F. D.

La fille de M. Ernest Pacaud a fêté l'autre jour le 21ème anniversaire de sa naissance par un petit banquet, ce qui est fort bien. Ce qui ne l'est pas autant c'est d'avoir rédigé le menu en anglais, et de l'avoir reproduit *in extenso* toujours en anglais, dans le *Soleil*.

Bientôt il faudra aller à Londres pour avoir un menu français.

ILS LE SAVENT BIEN.

Le remède le plus efficace dans les affections de la gorge et des poumons est certainement le BAUME RAUMAL, ceux qui en ont fait usage le savent bien. 101

SANS CONTESTE.

Le BAUME RHUMAL guérit rapidement et sans conteste la coqueluche, faites-en l'essai et vous serez convaincu. 103

LE MANDARIN

I

C'était un samedi soir, et le givre couvrait les pavés de cristallisations brillantes. Le quartier de l'Opéra était plein de bruit et de lumières. Le carnaval secouait ses grelots ; des cris et des rires s'élançaient de toutes les voitures, roulant avec rapidité vers la rue Le Peletier ; les boutiques ne se fermaient qu'à demi, tant les nuits féeriques de l'hiver tiennent Paris en éveil.

Et cependant M. Georges d'Aubremel, l'un des héros les plus fêtés de ces grandes bacchanales, ne paraissait pas en humeur de se rendre à l'appel joyeux qui retentissait sur toute la montagne parisienne depuis le télégraphe de Montmartre jusqu'à l'église Notre-Dame-de-Lorette. Enfoncé dans un grand fauteuil, les pieds sur les chenets et les mains pendantes, il était plongé dans une sombre méditation. Un livre ouvert reposait près de lui, et une lettre violemment froissée gisait à terre.

Orphelin à douze ans, Georges avait vu mourir sa mère, tuée par dix ans de souffrances. Le marquis Gracien d'Aubremel, ruiné par des prodigalités insensées, avait épousé par calcul, bien plus que par amour, une héritière anglaise, miss Marguerite O'Grady, qu'il abandonna misérablement après avoir mangé sa dot. Cette histoire, assez ordinaire avait eu un dénouement plus ordinaire encore. Le marquis d'Aubremel passa aux Indes dans l'espoir d'y tenter la fortune, et la fièvre jaune l'y tua.

Georges avait donc puisé dans l'histoire de sa famille de tristes enseignements qui développèrent outre mesure ses penchants innés à la misanthropie, si l'on peut appeler ainsi une tendance invincible à croire à l'apparence du mal, en même temps qu'on doute de la réalité du bien. Il soutenait sa logique décourageante assez résolument pour éviter la faute où tombent habituellement les faiseurs de paradoxes psychologiques, et il n'admettait aucune exception, moins pour lui que pour tout autre.

Au fond, Georges se croyait peut-être incapable

de commettre une mauvaise action, mais il n'en eût pas juré ; car, selon lui, l'homme le plus pur devait faillir dans une circonstance donnée, à cette double condition que son intérêt personnel fût fortement engagé, et qu'il ne courût que des risques relativement insignifiants.

Cette tournure de pensées, rehaussée par un peu d'esprit et beaucoup d'impertinence, avait fait de Georges un personnage redouté de son cercle d'intimes ; mais on comprend qu'elle lui donna peu d'amis. Le jugement commun se fonde plutôt sur les paroles que sur les actes, et Georges portait la juste peine de ses doctrines amères.

En somme, elles ne lui rapportaient pas ce qu'elles lui coûtaient : il venait d'en faire la triste expérience.

Georges avait été présenté par hasard à M. Montmorot, un riche fabricant de tissus de laine, qui aimait à réunir, quatre fois par hiver, des gens aimables, des artistes et d'agréables désœuvrés. Mlle Ernestine Montmorot avait paru sensible aux attentions de ce charmant cavalier, qui joignait aux grâces un peu vives de l'esprit français, les manières sévères et l'élégance un peu hautaine du sang anglais des O'Grady. De son côté, Georges aimait beaucoup Mlle Montmorot, et il fit, hâtivement, sans doute, une démarche qui échoua. M. Montmorot avait été inflexible. Il ne donnerait jamais sa fille à un homme pauvre et sans avenir.

Bien qu'il eût dû mille fois prévoir cette réponse, Georges demeura anéanti. Ses espérances étaient brisées d'un seul coup, et dans quel moment ! Une affiche rouge à demi déployée, et qui se glissait subrepticement entre le mur et le divan, contenait d'abominables menaces. Les huissiers avaient passé par là.

Georges s'emporta contre lui-même.

" Ah ! se disait-il, le diable soit des scrupules ! Si j'eusse été moins amoureux, je serais aujourd'hui le mari d'Ernestine. J'aurais une femme charmante, et que j'aime, après tout. J'aurais aussi une fortune, une position, ce luxe sans lequel je ne puis m'accoutumer à vivre, tandis que je ne saurai demain où reposer ma tête. Demain, à dix heures, des huissiers vont tout me prendre, tout, depuis ce croquis de Troyon jusqu'à ce magot de porcelaine qui balance sa tête narquoise et semble me narguer ; ils me prendront ce petit coffret qui me vient de mon père, et ce médaillon qui contient des cheveux de... comment s'appelait-elle ? Pauvre fille ! qui m'aimait tant ! et voilà que tout ce qui me reste d'elle s'en va, même son nom !

— Quoi, rien ! pas un espoir ! pas une ressource ! Ah ! c'est aujourd'hui que la lutte commence sérieusement pour moi, et voici que je suis faible et découragé. Je n'éprouve même plus ces impulsions folles qui m'ont quelquefois chassé de mon lit à l'heure où tout le monde sommeille et me faisait chercher par la ville, avec une conviction profonde, un portefeuille bien garni qu'un dieu inconnu devait avoir, exprès pour moi, déposé au coin de quelque borne, ou à l'angle d'un trottoir. Dans ces moments-là si un importun m'eût arrêté au passage, je l'aurais sérieusement accusé de ma ruine. Je croyais encore à quelque chose, même aux billets de banque perdus !... Et aujourd'hui !... Aujourd'hui, je ne ferais plus ces folies, mais je crois que je ferais pis, si le crime, le crime vulgaire, bas, méprisable, honteux était permis au fils du marquis d'Aubremel et de Marguerite O'Grady.

“ O grand homme ! continua-t-il en reprenant le volume ouvert devant lui, grand philosophe que les ignorants appellent un sophiste ! Oh ! que tu as exprimé une chose profondément vraie quand tu écrivis ces lignes, que je ne relis jamais sans terreur :

“ Supposez un mandarin de la Chine, un homme qui vit à trois mille lieues de vous, dans un pays fabuleux, un homme que vous ne verrez jamais ; supposez encore que la mort de ce mandarin, de cet homme chimérique doive vous rendre riche à millions, et qu'il vous suffise de lever le doigt, chez vous, en France, pour qu'il meure, sans que jamais personne puisse vous inquiéter, dites, que feriez-vous ? ”

“ Ce passage terrible a dû faire rêver bien des gens, et Bianchon, ce grand matérialiste si bien décrit par M. de Balzac, n'avoue-t-il pas dans un épanchement intime, qu'il en est à son trente-troisième mandarin ? Ah ! qu'on a dû faire d'expériences ! et si l'hypothèse de mon philosophe était réalisable, quelle Saint-Barthélemy de mandarins ! ”

Georges interrompit quelque temps son monologue et courba la tête pour laisser passer l'ouragan que le philosophe athée avait déchaîné dans son âme. Les mauvais instincts réveillés parlaient en ce moment plus haut que la raison, plus haut que la réalité.

Pendant les masques avinés menaient à travers la rue leur sarabande grossière, et, comme des oiseaux de nuit, les chants d'ivresse et de plaisir se heurtaient aux vitres de l'appartement.

“ Ils m'appellent, se dit Georges, ils demandent pourquoi je ne vais pas avec eux, m'étourdir de sang-froid et m'amuser de ce qui fait horreur à toute créature pensante. Eh ! mes amis, je suis à bout de dettes et d'orgies ; je n'ai plus d'argent, plus de crédit et plus de fausse gaiété. Oh ! non certes ! vos voix alertes troubleront mon sommeil, mais elles n'auront pas la puissance de me faire franchir le seuil de ma maison.”

Ses regards se portèrent sur la cheminée, où une figure de porcelaine, chef-d'œuvre baroque d'un artiste chinois, dirigeait vers lui sa grimace éternelle.

Le jeune homme sourit.

“ Ceci est peut-être le portrait d'un mandarin : nez joufflu, joues pendantes, moustaches qui tombent comme des panaches, le crâne pointu, les mains crochues, un vrai magot. Si l'on considérait bien la laideur de ce peuple imbécile, on accorderait beaucoup de circonstances atténuantes à ceux qui tuent des mandarins.”

Evidemment une pensée obstinée poursuivait Georges, qui la repoussait, et cependant y revenait toujours.

“ Eh, parbleu ! s'écria-t-il, après une courte lutte qui fut la dernière, je suis seul, je m'ennuie, je vais exécuter pour moi seul une folie de carnaval, folie toute philosophique et toute théorique ; j'en ai fait de plus condamnables. Il est minuit moins un quart. Je me donne un quart d'heure pour préparer ma conjuration. Voyons, quel mandarin tuerais-je ? Je n'en connais aucun, et je n'ai pas l'alma nach Bottin du Céleste-Empire. Cherchons un peu.”

Un journal se trouvait là, Georges le parcourut rapidement. On était au fort de la querelle de la Chine et de l'Angleterre ; à la septième colonne, notre héros trouva une proclamation signée des commissaires impériaux Lin, Lou, Lun et Li.

“ Va pour Li, se dit-il, c'est probablement le plus jeune.”

La pendule gronda annonçant l'heure.

Georges prit devant sa glace une pose solennelle, et il dit d'une voix forte :

“ Si la mort du mandarin Li doit me rendre riche et puissant, quoi qu'il en puisse advenir, je veux la mort du mandarin Li ! ”

Et il leva le doigt. Au même instant, le magot de porcelaine oscilla sur sa base et vint se briser aux pieds de Georges stupéfait.

Il eut un moment d'effroi superstitieux ; mais il réfléchit que son doigt avait touché la fragile figure, et l'accident ainsi expliqué, il se désaha-

billa, se coucha et s'endormit la conscience légère.

Cependant dominos, pierrettes et débardeurs passaient incessamment sous ses fenêtres en chantant des airs connus. Le bal de l'Opéra fut extrêmement gai, au dire des experts, et rien n'annonça aux Parisiens que, dans la nuit du 12 janvier 1840, M. Georges d'Aubremel avait condamné à mort le mandarin Li, fils de Mung, fils de Tseu, mandarin lettré de cent quarante quatrième classe.

II

A neuf mois de là, Georges d'Aubremel habitait un hôtel garni enfoui entre deux saillies de la rue Saint-Pierre-Montmartre, et il vivait d'emprunts. Le sceptique gentilhomme devait une somme considérable à son hôtesse; ses habits avaient vieilli, car le tailleur avait brisé toutes relations avec Georges le jour où l'élégant ameublement de la rue Laflite s'était étalé tristement à l'hôtel des commissaires priseurs, cette Morgue des mobiliers de garçons.

Georges, découragé, fatigué par les privations et les tortures intérieures de l'orgueil humilié, était tombé à ce point de détresse, qu'il lui arriva plus d'une fois de se réfugier dans quelque sombre allée pour éviter le regard d'Ernestine lorsque Mlle Montmorot passait au bras de son père. Le marquis d'Aubremel était à deux doigts de cet anéantissement total qui aboutit à la folie et au suicide, qui est aussi une folie.

Un matin, il attendait son hôtesse à qui il voulait demander un nouveau délai, il s'était assis dans la cage vitrée qui précède les escaliers des hôtel garnis. Un journal se trouvait sous sa main; il le parcourut, et l'article suivant eut le privilège d'attirer son attention.

“ Les hostilités ont éclaté entre l'Angleterre et le Céleste-Empire. La mort subite et inexplicable du mandarin Li, qui, seul dans le conseil, contre-balançait l'influence de Lin, homme violent et porté pour la guerre, ont amené de regrettables événements.

“ A la première attaque, les Chinois se sont enfuis avec une incroyable couardise; mais, dans leur retraite, ces lâches coquins ont massacré plusieurs négociants anglais qui avaient établi des factoreries aux portes même de Canton. Parmi les victimes se trouve un vieillard nommé Richard O'Grady, qui laisse une fortune évaluée à un demi-million sterling. Le *Times* annonce que les héritiers du défunt sont invités

à se présenter chez M. William Harrisson, sollicitor, Sohosquare.”

— Mon oncle! s'écria Georges. Hélas! j'ai tué mon oncle et le mandarin Li!”

Georges n'avait pas le premier sou de l'argent nécessaire pour aller à Londres, mais, sur la production de son acte de naissance et de l'article du journal, l'hôtesse de Georges lui procura facilement la connaissance d'une honnête personne qui, moyennant une lettre de change de dix-huit cents francs à six semaines de date, et une délégation en règle, lui avança, sans intérêts, un billet de mille francs pour mettre ordre à ses affaires.

Huit jours après son arrivée à Londres, Georges, installé dans un magnifique appartement de Piccadilly, paraissait en proie à une vive anxiété. Il attendait le premier versement d'un million, produit de la vente d'une cargaison de thé, opérée par les soins de M. William Harrisson.

Nulle autre pensée n'agitait Georges que l'impatience fébrile d'entrer en possession de son bien, de toucher des doigts son opulence, et, pour ainsi dire, de constater son rêve.

Cependant le fait était certain: la mort de Richard O'Grady avait été certifiée, légalisée et parafée; l'*ab intestat* était aussi bien établi que la filiation de l'ayant droit. Georges d'Aubremel héritait d'un bien très légitime et n'avait aucun scrupule à cet égard.

Un garçon vint interrompre le cours des idées de Georges, en lui annonçant le premier clerc de William Harrisson, sollicitor.

— Pourquoi donc pas M. Harrisson lui-même? allait s'écrier Georges.

Mais il ne prononça pas la fin de cette phrase, tant la vue de ce premier clerc lui causa d'étonnement.

C'était un petit homme tout maigre, tout frêle, osseux, contrefait, hideux, avec une grosse tête et des yeux ronds, un crâne pelé, un nez camard, une bouche fendue jusqu'aux oreilles, et un petit ventre procumbant qui avait l'air d'une besace.

“ J'apporte au noble marquis d'Aubremel les valeurs qu'il attend,” dit l'homme.

Et sa voix, claire et argentine comme le timbre d'une pendule ou d'une boîte à musique, fit une douloureuse impression sur Georges. Cette voix donnait mal aux nerfs.

“ J'ai préparé un reçu,” dit Georges, et il étendit la main.

Mais le premier clerc du solliciteur était adossé contre la porte et ne bougea pas.

"Eh bien ! monsieur ?" s'écria Georges avec un mouvement convulsif.

L'homme s'avança lentement, sans presque remuer les pieds, comme s'il eût glissé sur le parquet. Sa main droite était plongée dans la poche de son habit, il tenait la tête baissée et ses lèvres murmuraient des paroles qu'on ne pouvaient entendre.

Enfin, il tira de sa poche une liasse de banknotes, de traites et d'effets de commerce ; il s'approcha de la fenêtre et se mit en devoir de les compter attentivement.

Georges fut alors frappé d'un singulier phénomène, bien fait pour lui inspirer une sourde terreur. Bien que le premier clerc de M. William Harrisson fût placé devant la croisée de l'appartement, il ne produisait aucun ombre ; les rayons du soleil se jouaient librement dans la chambre, et, à travers ce corps humain, aussi diaphane que le cristal de roche, Georges voyait les maisons situées de l'autre côté de la rue.

Alors il lui sembla que ses yeux se dessillaient : le frac noir du clerc s'était coloré de bleu, de vert et d'écarlate ; il s'était allongé comme un simarre, et portait l'image éclatante du dragon de feu, fils de Bouddha. Sur le crâne jaune et dégarni du petit homme s'élevait une natte de cheveux grisonnants hérissés comme un plumet ; ses yeux ronds et jaunes tournaient dans leur orbite avec une ropidité singulière.

Georges reconnut Li, fils de Mung, fils de Tseu, mandarin lettré de cent quarante-quatrième classe. Le meurtrier n'avait jamais vu la victime, mais il ne put douter que ce fut elle, grâce à la prodigieuse ressemblance du premier clerc du solliciteur avec le magot de porcelaine qui s'était brisé dans la nuit du 12 janvier.

Cependant l'homme avait fini de compter sa liasse et il le tendit à Georges d'Aubremel en lui disant de sa voix argentine :

"M. le marquis d'Aubremel, voici quarante mille livres sterling, donnez-moi votre reçu."

Et Georges entendait la voix lui dire sur un mode plus aigu encore :

"Georges, voici un million à compte sur le prix de ton crime, Georges, mon meurtrier, prends cet argent de ma main."

-- De ma main ! répétaient mille petits échos réfugiés dans les coins secrets de l'appartement.

— Non, non ! s'écria Georges en repoussant le clerc d'avoué ; non, non ; cet argent me brûle ! Retire-toi !

Et il tomba accablé dans un fauteuil. Il res-

pirait à peine ; des gouttes de sueur tombaient de son front gonflé

L'homme salua jusqu'à terre et se retira à reculons. A mesure qu'il s'éloignait, Georges le voyait reprendre sa forme naturelle. Les rayons du soleil d'automne avaient cessé d'animer cette incompréhensible apparition ; il n'y avait plus devant Georges que le très humble commis de son chargé d'affaires.

Par un mouvement plus fort que sa volonté, Georges s'élança sur les traces du vieillard, qui avait franchi le seuil. Il le rejoignit dans l'escalier.

"Mon portefeuille !" s'écria-t-il d'une voix impérieuse.

— Le voici dit doucement le vieillard.

Georges, rentré chez lui, ferma la porte au verrou et compta avec une exaltation qui tenait du délire la somme énorme renfermée dans le portefeuille.

Puis il baigna d'eauses tempes fiévreuses et jeta un regard anxieux sur les objets qui l'entouraient.

"J'ai eu un accès de fièvre chaude, se dit-il. Quand les mandarins sont morts, ils ne reviennent pas, et l'on ne tue point un homme en levant un doigt en l'air. Néanmoins, mon philosophe a parlé comme un homme qui n'avait point d'expérience morale. Si la pensée d'un crime a failli me rendre fou, que serait-ce donc si j'étais vraiment criminel !"

Le soir même, Georges commanda des chevaux et repartit pour la France.

III

A quelques temps de là, M. S. Montmorot (du Cher) chevalier de la Légion d'Honneur, donna un grand diner pour célébrer les fiançailles de sa fille avec M. le marquis Georges d'Aubremel, un des plus beaux noms de France, disait-il.

Le contrat par lequel il assurait une partie de sa fortune à Mlle Ernestine Montmorot fut signé à dix heures du soir.

La célébration légale du mariage était fixée au lundi suivant. Ce jour-là, Georges, délivré de toutes préoccupations, tout entier au bonheur d'épouser Ernestine, montra à ses amis et à ses témoins un visage radieux.

Bientôt, les fiancés parurent devant l'officier de l'état civil, qui était l'un des adjoints du maire.

Georges, sous l'empire de l'étrange hallucination qui ne cessait de le poursuivre, trouva

quelque ressemblance entre l'adjoint et le Chinois qu'il avait une nuit brisé par maladresse. Puis son front s'assombrit, son œil s'enflamma. Derrière les lunettes bleues de l'adjoint, il avait vu rouler les yeux jaunes du clerc de M. Harisson, de Li, fils de Mung, fils de Tseu.

Lorsqu'enfin l'officier municipal lui adressa la question sacramentelle :

— "Georges-Etienne d'Aubremel, prenez-vous pour épouse Ernestine-Juliette Montmorot ?"

Georges entendit une voix claire et vibrante qui disait :

— Georges, mon meurtrier, je te donne une épouse de ma main, de ma main...

Et tous les échos de la mairie répétaient : "De ma main ! de ma main !"

L'adjoint reprit d'une voix plus forte :

— "Georges-Etienne d'Aubremel, prenez-vous pour épouse Ernestine-Juliette Montmorot ?"

— De ma main ! de ma main ! bourdonnaient mille petits lutins invisibles.

— Non ! dit Georges d'une voix terrible, et il s'enfuit comme un fou.

IV

En rentrant chez lui, Georges donna l'ordre de ne laisser pénétrer personne. Il se jeta sur son lit dans un accablement qui dura jusqu'au soir. C'était une sorte d'engourdissement profond du cerveau, accompagné de la prostration de toutes les forces physiques.

Il ne pensait plus, mais il souffrait.

Vers le soir, il sortit de cet état singulier, dont le tira une pensée persistente.

"Je suis un lâche assassin ! dit-il : j'ai souhaité la mort de mon semblable ; Dieu me punit, je vais exécuter l'arrêt."

Il étendit la main dans l'ombre pour saisir un poignard suspendu à la muraille.

Alors une lueur douce éclaira les rideaux et l'intérieur du lit, et, à quelques pas, Georges aperçut distinctement la figure du mandarin Li. Les ombres de la mort contristaient son visage, et sans que ses lèvres parussent remuer, Georges entendit les paroles suivantes, prononcées de cette voix claire et argentine qui lui avait fait tant de mal, mais qui cette fois lui sembla aussi mélodieuse qu'une musique divine :

"Georges d'Aubremel, Dieu ne veut pas que tu meures, et moi, son serviteur, je suis venu te dire sa volonté. Georges, tu as été cruel, tu as été avide, tu as désiré la mort d'un innocent, et

cette mort a causé la mort d'un grand nombre de créatures tombées victimes des passions barbares d'un grand Etat de l'Occident. Georges, la vie humaine est une chose qui doit être sacrée pour un homme. Dieu seul peut reprendre ce qu'il a donné. Vis donc, si tu ne veux à une faute ajouter un grand crime. Et si l'absolution d'un mort peut te rendre quelque force et quelque courage, Georges, je te pardonne."

La vision disparut.

Georges se conforma scrupuleusement aux instructions de Li, fils de Mung, fils de Tseu, et il jura de consacrer sa vie au soulagement de toutes les infortunes.

Il employa l'immense richesse de Richard O'Grady à fonder des établissements charitables. Il fait partie du bureau de bienfaisance de son arrondissement ; il est membre du conseil des hospices, protecteur des salles d'asile et d'une foule de colonies philanthropiques.

Ernestine Montmorot n'a jamais voulu le revoir.

Il y a quelques années, poussé par un scrupule digne de tout éloge, Georges d'Aubremel a chargé le consul anglais à Chiusang de prendre des informations sur la famille Li, qui peut-être expiait dans l'indigence la mort de son chef infortuné.

Voici tout ce qu'on a pu lui dire :

Le gracieux souverain de l'empire du Milieu a confisqué les biens de la famille Li. Mme Li est morte de chagrin et de misère : et Li fils, s'étant permis de blâmer la sévérité du glorieux empereur, a été étranglé bel et bien, ainsi que cela doit se faire dans un Etat policé.

AUGUSTE VITU.

UNE VERITE PURE.

Dans le cas de rhume, de mal de gorge, de grippe, le BAUME RHUMAL soulage immédiatement et guérit toujours. 104

C'EST LE SALUT.

Le BAUME RHUMAL est le vrai salut pour ceux qui ont les poumons faibles. 25c la bouteille. 105

L'ART MUSICAL

SOMMAIRE DU NUMERO
D'AOUT

TEXTE : De la justesse — Benjamin Godard — Orchestres virtuoses — Nos musiciens — La musique d'orgue et les organistes italiens — Réflexions musicales d'un philosophe chinois — Une précieuse relique de Mozart — Un curieux autographe de Berlioz — La première partition de Siegfried Wagner — Au sabre rouge — Les lettres inédites de Beethoven — La musique — Les "Musical Schools" de Londres — Notes et informations — Mlle Victoria Cartier — Rodolphe Plamondon — Rosario Bourdon — Les disparus — Correspondance d'Europe — Correspondance d'Amérique — Canada — De l'effet de la musique sur les animaux — Instruments — Vieux Instruments — Réhabilitation des cloches.

MUSIQUE : L'Adieu, *Th. Dubois* — Sentier fleuri, *Franz Hitz*.

VIGNETTES : Benjamin Godard — P. J. A. Tremblay — Mlle Victoria Cartier.

ABONNEMENTS :

Un an	{ Ville.....	\$1 15
	{ Campagne....	1 00
En dehors du Canada et des Etats-Unis..... 1 25		
Le numéro..... 0 15		

Adresser les abonnements :

Boite Postale 2181, ou, 1676
rue Notre-Dame, Montréal.

PERTE DE LA VOIX

Après une Sévère Bronchite
GUÉRIE PAR L'USAGE DU

Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

Scientific American
Agency for



PATENTS

**CAVEATS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS,
COPYRIGHTS, etc.**

For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly Illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$3.00 a
 year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
 Publishers, 361 Broadway, New York City.

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1,000 prize offer and list of two hundred inventions wanted.